

**Le socialisme est, fondamentalement, un crédo urbain.
Il a toujours plongé ses racines dans le prolétariat des villes,
l'intelligentsia des villes (...).**

Le machinisme appelle le socialisme, mais le socialisme en tant que système mondial implique le machinisme, puisqu'il sous-entend certaines exigences incompatibles avec le mode de vie primitif. Il exige, par exemple, une intercommunication constante et un échange perpétuel de marchandises entre les différents points du globe. Il exige un certain degré de centralisation. Il exige un niveau de vie sensiblement égal pour tous les être humains et, sans doute, une certaine uniformité dans l'éducation. Nous pouvons en conclure qu'une Terre où le socialisme serait devenu une réalité devrait être au moins aussi mécanisée que les Etats-Unis d'aujourd'hui, et vraisemblablement beaucoup plus. (...) Le monde socialiste est toujours présenté comme un monde totalement mécanisé, strictement organisé, aussi étroitement tributaire de la machine que les civilisations antiques pouvaient d'être des esclaves.

(...) Le malheur, c'est que le socialisme, tel qu'il est généralement présenté, charrie avec lui l'idée d'un progrès mécanique conçu non pas comme une étape nécessaire mais comme une fin en soi — je dirais presque comme une nouvelle religion. Cela saute aux yeux quand on considère tout le battage orchestré autour des réalisations mécaniques de la Russie soviétique (les tracteurs, le barrage sur le Dniepr, etc.). Karel Capek épingle fort bien le phénomène dans la terrible fin de son roman *R.U.R. (Rossum's Universal Robots)*, où l'on voit les robots, ayant exterminé le dernier représentant de la race humaine, proclamer leur intention de « construire beaucoup de maisons » (pour le seul plaisir d'en construire, sans plus). Les individus les mieux disposés à l'égard du socialisme sont en même temps ceux qui se pâment d'enthousiasme devant le progrès mécanique *en tant que tel*. (...) Le monde socialiste s'annonce avant tout comme un monde ordonné, un monde fonctionnel. Mais c'est précisément cette vision d'un futur à la Wells, d'un futur nickelé qui rebute les esprits réceptifs. Il est à remarquer que cette conception essentiellement pantouflarde du progrès n'est pas un article inamovible de la doctrine socialiste. (...)

La première question à se poser est : « Quelle est la fonction de la machine ? ». Manifestement, sa fonction primordiale est d'épargner de la peine, et les gens qui admettent pleinement la civilisation machiniste voient rarement la nécessité d'aller chercher plus loin. (...)

Et vous trouverez dans n'importe quel livre écrit par un sectateur du monde de la machine — H.G. Wells par exemple — quantité de passages du même tonneau. Combien de fois ne nous a-t-on pas rebattu les oreilles avec le couplet bourratif sur les « machines, notre nouvelle race d'esclaves, qui permettront à l'humanité de se libérer », etc. Pour ces penseurs, semble-t-il, le seul danger de la machine réside dans l'usage qui pourrait en être fait à des fins de destruction, comme par exemple les avions en cas de guerre. Mais la guerre et les catastrophes imprévisibles mises à part, le futur est conçu

comme la marche toujours plus rapide du progrès mécanique.

Toujours plus d'organisation

Des machines pour nous épargner de la peine, des machines pour nous épargner des efforts de pensée, des machines pour nous épargner de la souffrance, pour gagner en hygiène, en efficacité, en organisation — toujours plus d'organisation, toujours plus de machines, jusqu'à ce que nous débouchions sur cette utopie wellsienne qui nous est devenue familière et qu'a si justement épinglée Huxley dans *Le Meilleur des mondes*, le paradis des petits hommes grassouilleux. Naturellement, quand ils rêvent d'un tel futur, les petits hommes grassouilleux ne se voient ni petits ni grassouilleux : ils sont plutôt pareils à des dieux. Mais pourquoi seraient-ils ainsi ? Tout progrès mécanique est dirigé vers une efficacité toujours plus grande ; c'est-à-dire, en fin de compte, vers un monde où rien ne saurait aller de travers. (...)

La pente naturelle de la machine est de devenir toujours plus sûre, toujours plus facile à mettre en œuvre. Le danger représenté par les accidents disparaîtrait si nous décidions de prendre à bras le corps le problème de la circulation routière, comme il nous faudrait tôt ou tard le faire. En attendant, l'automobile en est arrivée à un point de perfectionnement tel que tout individu qui n'est pas aveugle ou paralytique peut se mettre au volant au bout de quelques leçons. Aujourd'hui, il faut beaucoup moins de sang-froid, d'habileté, pour conduire passablement une automobile qu'il n'en faut pour monter correctement un cheval. D'ici vingt ans, il se peut qu'il n'y faille plus ni sang-froid ni habileté. C'est pourquoi, si l'on considère la société dans son ensemble, il faut bien avouer que le passage du cheval à l'automobile s'est traduit par un monde entièrement automatisé.

Prenons une autre invention — l'avion par exemple, qui, à première vue, ne semble pas fait pour rendre la vie plus sûre. Les premiers aviateurs étaient des hommes d'un extraordinaire courage, et il faut aujourd'hui encore une bonne dose de sang-froid pour piloter un plus lourd que l'air. Mais la machine s'est déjà engagée sur sa pente naturelle. Comme aujourd'hui l'automobile, l'avion pourra bientôt être confié au premier venu. Un million d'ingénieurs travaillent, presque à leur insu, pour parvenir à ce but. Et finalement — c'est là le but, même si on ne l'atteint jamais tout à fait — vous obtiendrez un avion qui ne demandera pas à son pilote plus d'adresse ou de courage qu'il n'en faut à un bébé pour se laisser promener dans son landau. Et c'est dans cette direction que s'effectue et doit continuer à s'effectuer tout progrès mécanique. Une machine évolue en s'automatisant, c'est-à-dire en devenant plus facile à utiliser.

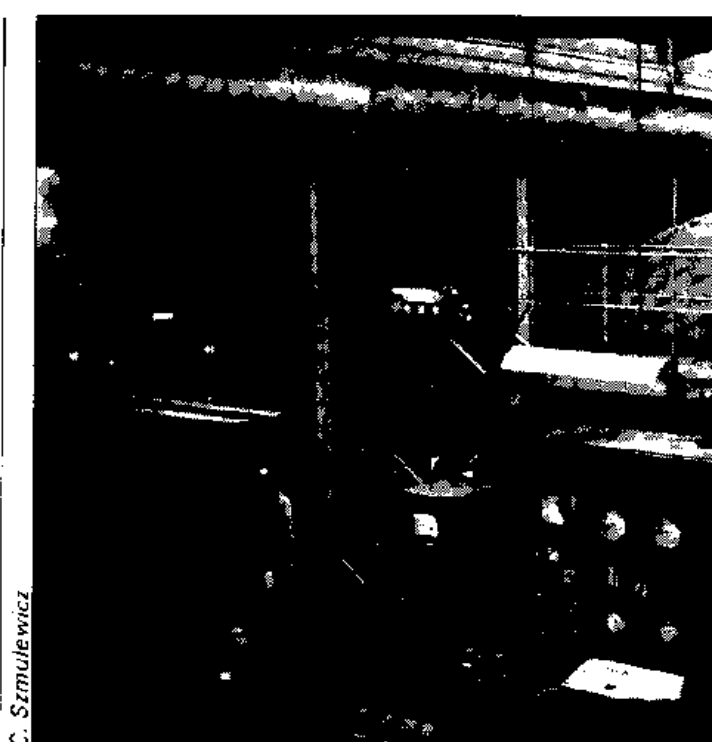
plus fiable. La finalité ultime du progrès mécanique est donc d'aboutir à un monde entièrement automatisé. (...)

Mais l'affaire va plus loin. La question qu'il faut maintenant se poser, c'est de savoir s'il existe une seule activité humaine qui ne souffrirait pas irrémédiablement de la toute-puissance de la machine.

La fonction de la machine est de nous épargner du travail. Dans un monde entièrement mécanisé, toutes les tâches ingrates et fastidieuses seraient confiées à la machine, nous laissant ainsi libres de nous consacrer à des occupations plus dignes d'intérêt. Présenté sous cet angle, le projet est admirable. Il est navrant de voir une demi-douzaine d'hommes suer sang et eau pour creuser une tranchée destinée à recevoir une conduite d'eau quand une machine de conception assez simple remuerait la même quantité de terre en deux ou trois minutes. Pourquoi ne pas laisser faire le travail à la machine et permettre aux hommes de s'occuper d'autre chose ? Mais aussitôt surgit la question : *quoi d'autre ?* En théorie, ces hommes sont libérés du « travail » pour pouvoir s'adonner à des occupations qui ne sont pas du « travail ». Mais qu'est-ce qui est du travail, et qu'est-ce qui n'en est pas ? Est-ce travailler que remuer la terre, scier du bois, planter des arbres, abattre des arbres, monter à cheval, chasser, pêcher, nourrir la basse-cour, jouer du piano, prendre des photographies, construire une maison, faire la cuisine, semer, garnir des chapeaux, réparer des motocyclettes ? Autant d'activités qui constituent un travail pour certains et un délassément pour d'autres. Il y a en fait très peu d'activités qu'on ne puisse classer dans l'une ou dans l'autre catégorie suivant la manière dont on les considère. (...) La vérité, c'est que quand un être humain n'est pas en train de manger, de boire, de dormir, de faire l'amour, de jouer à un jeu ou simplement de se prélasser sans souci — et toutes ces choses ne sauraient remplir une vie — il éprouve le besoin de travailler. Il recherche le travail, même si ce n'est pas le nom qu'il lui donne.

Une machine qui empiète sur la vie

Dès que l'on dépasse le stade de l'idiot de village, on découvre que la vie doit être vécue dans une très large mesure en termes d'effort. Car l'homme n'est pas, comme semblent le croire les hédonistes vulgaires, une sorte d'estomac monté sur pattes. Il a aussi une main, un œil et un cerveau. Renoncez à l'usage de vos mains et vous aurez perdu d'un coup une grande part de ce qui fait votre personnalité. Reprenez à présent la demi-douzaine d'hommes occupés à creuser une tranchée pour la conduite d'eau. Une machine les a dispensés de remuer la terre, ils vont se distraire en s'adonnant à une autre occupation — la menuiserie, par exemple. Mais de quelque côté qu'ils se tournent, ils découvrent qu'une autre machine a été mise en place pour faire le travail à leur place. Car, dans un monde complètement mécanisé, il n'y aurait pas plus besoin de menuisiers, de cuisiniers, de réparateurs de motocyclettes qu'il n'y aurait besoin de terrassiers pour creuser des tranchées. Il n'est pratiquement aucun travail, qu'il s'agisse de harponner une baleine ou de sculpter un noyau de cerise, dont une machine ne puisse s'acquitter. La machine pourrait même empiéter sur les activités que nous rangeons dans la catégorie de l'« art » ; elle le fait d'ailleurs



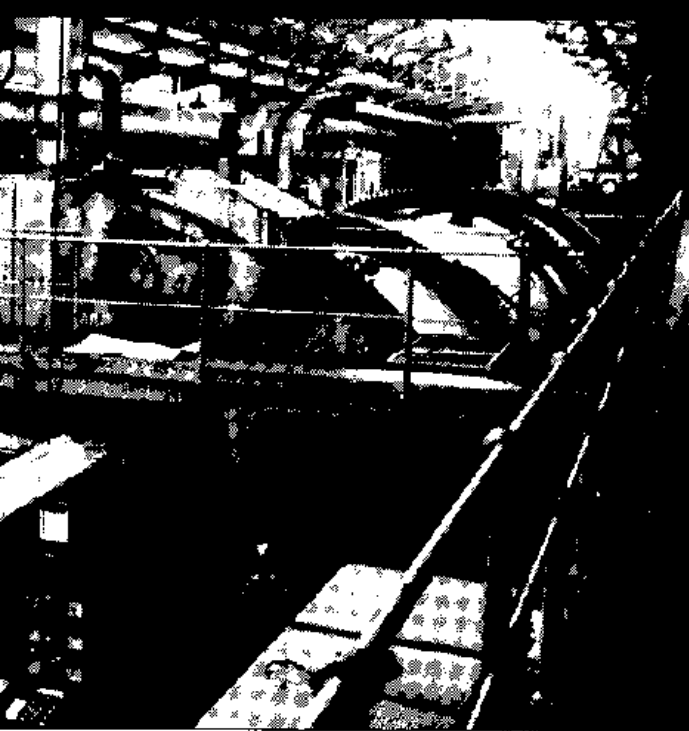
C. Szmulewicz

Dans un monde où tout pourrait être fait par des machines

déjà avec le cinéma et la radio. Mécanisez le monde à outrance, et partout où vous irez vous buterez sur une machine qui vous barrera toute possibilité de travail — c'est-à-dire de vie.

A première vue, la chose peut sembler sans gravité. Qu'est-ce qui vous empêcherait de vous consacrer à votre travail « créateur » sans vous soucier aucunement des machines qui le feraient pour vous ? Mais l'affaire n'est pas aussi simple qu'il y paraît. Me voici, qui passe huit heures par jour dans un bureau à trimer pour le compte d'une compagnie d'assurance ; à mes moments de loisir, j'ai envie de me livrer à une occupation « créatrice », et c'est pourquoi je choisis de me transformer en menuisier d'occasion, pour me fabriquer une table, par exemple. Notez bien qu'il y a dès le départ quelque chose d'artificiel dans tout cela, car les maisons spécialisées peuvent me livrer une table bien meilleure que celle qui sortira de mes mains. (...) Les planches que j'achète sont déjà rabotées, les pieds tournés mécaniquement. Je peux même acheter la table en pièces détachées, qu'il ne reste plus qu'à assembler. Mon travail se borne alors à enfoncer quelques chevilles et à passer un bout de papier de verre. Et s'il en est ainsi dès à présent, cela ne peut qu'empirer dans un futur mécanisé. Avec les matériaux et outils dont on disposera alors, il n'y aura plus la moindre possibilité d'erreur, et donc plus aucune place pour l'habileté manuelle. (...)

Mais, dira-t-on, pourquoi ne pas conserver la machine et le travail créateur ? Pourquoi ne pas cultiver l'anachronisme sous la forme du divertissement à temps perdu ? Nombreux sont ceux qui ont caressé cette idée, de nature, selon eux, à apporter une solution simple et élégante aux problèmes posés par la machine. Au retour de ses deux heures de travail quotidien pendant lesquelles il aura appuyé sur une manette à son usine d'emboîtement de tomates, le citoyen d'Utopie, nous dira-t-on, se tournera délibérément vers un mode de vie plus primitif et donnera libre cours à ses instincts créatifs en faisant un brin de poterie ou de tissage à la main. Pourquoi ce tableau serait-il absurde ? En vertu d'un prin-



ait fait par des machines.

cipe qui, bien que toujours valable, n'est pas toujours clairement perçu : à savoir que du moment que la machine est là, on se trouve contraint de s'en servir. Personne ne va tirer l'eau au puits quand il suffit d'ouvrir un robinet. Les voyages illustrent assez bien ce principe. Celui qui s'est déplacé par des moyens primitifs dans un pays peu développé sait qu'il y a, entre ce type de voyage et les voyages modernes en train, auto, etc., autant de différence qu'entre la vie et la mort. Le nomade qui se déplace à pied ou à dos d'animal, avec ses bagages chargés sur un chameau ou une voiture à bœufs, éprouvera peut-être toute sorte de désagréments, mais au moins il vivra pendant ce temps. Alors que celui qui roule dans un train express ou vogue à bord d'un paquebot de luxe ne connaît en fait de voyage qu'un interrègne, une sorte de mort temporaire. Et pourtant, du moment que les chemins de fer existent, il faut bien voyager en train, ou en avion, ou en voiture. (...)

Aucun être au monde ne recherche la difficulté pour la difficulté, surtout quand l'ennui est de surcroît présent au rendez-vous. D'où le ridicule de cette image des citoyens d'Utopie sauvant leur âme en faisant du découpage sur bois. Dans un monde où tout pourrait être fait par des machines, tout serait fait par des machines. (...)

Et le malheur, c'est qu'aujourd'hui les mots de « progrès » et de « socialisme » sont liés de manière indissoluble dans l'esprit de la plupart des gens. On peut tenir pour certain que l'adversaire résolu du machinisme est aussi un adversaire résolu du socialisme. Le socialiste n'a à la bouche que les mots de mécanisation, rationalisation, modernisation — ou du moins croit de son devoir de s'en faire le fervent apôtre. (...)

L'hostilité de l'individu conscient vis-à-vis de la machine est en un sens irréaliste, si l'on considère ce fait indéniable que la machine est là, et bien décidée à rester. Mais en tant que disposition mentale, cette hostilité mérite d'être attentivement examinée. Sans doute devons-nous prendre notre parti d'une drogue à absorber — c'est-à-dire sans enthousiasme et avec quelque mé-

fiance. À l'image de la drogue, la machine est utile, dangereuse et créatrice d'habitudes. Plus on s'y adonne, plus son emprise se fait tyrannique. Il suffit d'ouvrir les yeux autour de soi pour constater les rapides et sinistres progrès qu'enregistre la machine dans son entreprise d'assujettissement. (...)

Autonomie du développement technique

Mais il y a plus : la mécanisation du monde tend à se développer d'une manière en quelque sorte automatique, indépendamment de notre volonté. Ceci parce que, chez l'Occidental d'aujourd'hui, la faculté d'invention mécanique s'est trouvée constamment stimulée et encouragée au point de faire presque figure d'instinct second. On invente de nouvelles machines et on perfectionne celles qui existent déjà de manière quasi inconsciente, comme un somnambule qui se lèverait au milieu de la nuit pour aller travailler. Jadis, au temps où chacun était persuadé que la vie sur cette planète était cruelle, ou à tout le moins vouée au labeur, il semblait tout naturel de continuer à utiliser les outils imparfaits hérités des ancêtres, et il ne se trouvait que quelques rares illuminés pour proposer, de loin en loin, des innovations. Ainsi s'explique que le char à bœufs, la charrue et la faucille aient pu traverser les siècles sans subir aucun changement. (...) Aujourd'hui, une telle chose serait inconcevable. Car l'actuel produit de la civilisation occidentale paraît doté d'un sens hypertrophié de l'invention. Confiez à un Occidental un quelconque travail à faire, et il entreprend aussitôt de concevoir une machine capable de le faire à sa place : donnez-lui une machine, et il songe aussitôt au moyen de la perfectionner. Je comprends assez bien cette tendance car je me trouve moi-même pourvu de cet esprit, même s'il n'aboutit généralement à rien, ou à pas grand-chose. (...) Mais dans le système économique qui est aujourd'hui le nôtre, la construction de ces machines — ou plutôt le destin public qu'elles connaîtraient — serait soumis aux impératifs du marché. Les socialistes ont donc raison quand ils affirment que le progrès mécanique connaîtra un rythme de développement beaucoup plus rapide une fois que le socialisme aura été instauré. Dans le cadre d'une civilisation mécaniste, le processus d'invention et de perfectionnement est appelé à se poursuivre sans cesse, mais la pente naturelle du capitalisme est de le freiner, car un tel système veut que toute invention ne rapportant pas de profits à très court terme soit négligée. Certaines mêmes, qui menacent de réduire les profits sont étouffées dans l'œuf. Que le socialisme triomphe — et que disparaisse donc le principe de profit — et l'inventeur aura les mains libres. Le rythme de la mécanisation du monde, qui est déjà assez rapide, serait, ou en tout cas pourrait être prodigieusement accéléré.

Cette perspective ne laisse pas d'être inquiétante si l'on songe que nous avons d'ores et déjà perdu le contrôle du processus de mécanisation. Et ceci pour la simple raison que l'humanité a pris le pli. Un chimiste met au point un nouveau procédé de fabrication du caoutchouc synthétique, un ingénieur conçoit un nouveau type d'axe de piste : pourquoi ? Non pas dans un but clairement défini, mais simplement en vertu d'une force, devenue aujourd'hui instinctive, qui pousse ce chimiste ou cet ingénieur à inventer et à perfectionner.

un pacifiste au travail dans une usine où l'on fabrique des bombes, et avant deux mois vous le trouverez en train de mettre au point un nouvel engin. (...)

Mais, vivant dans une ère scientifique et mécanique, nous avons l'esprit perverti au point de croire que le « progrès » doit se poursuivre et que la science doit continuer à aller de l'avant, quoi qu'il en coûte. En paroles, nous serons tout prêts à convenir que la machine est faite pour l'homme et non l'homme pour la machine ; dans la pratique, tous efforts visant à contrôler le développement de la machine nous apparaît comme une atteinte à la science, c'est-à-dire comme une sorte de blasphème. Et même si l'humanité tout entière se dressait soudain contre la machine et se prononçait pour un retour à un mode de vie plus simple, la tendance ne serait pas si facile à renverser. Il ne suffirait pas de briser, (...) toutes les machines inventées postérieurement à une certaine date ; il faudrait encore briser la tournure d'esprit qui nous pousserait, presque malgré nous, à inventer de nouvelles machines aussitôt les anciennes détruites.

Le futur est déjà présent

Et cette disposition mentale est présente, ne fût-ce qu'à l'état larvé, en chacun de nous. Dans tous les pays du monde, la grande armée des savants et des techniciens, suivie tant bien que mal par toute une humanité haletante, s'avance sur la route du « progrès » avec la détermination aveugle d'une colonne de fourmis. On trouve relativement peu de gens pour souhaiter qu'on en arrive là, on en trouve beaucoup qui souhaite de toutes leurs forces qu'on en arrive jamais là, et pourtant ce futur est déjà du présent. Le processus de la mécanisation est lui-même devenu une machine, un monstrueux véhicule nickelé qui nous emporte à toute allure vers une destination encore mal connue, mais selon toute probabilité vers un monde capitonné, vers le monde du cerveau dans le bocal.

Tel est le procès instruit contre la machine. Que ce procès soit fondé ou non fondé, peu importe. Ce qui demeure, c'est que les arguments présentés, ou des arguments très voisins, recueilleraient l'assentiment de tout individu hostile à la civilisation machiniste. Et malheureusement, en raison du complexe associatif « socialisme-progrès-machinisme-Russie-tracteur-hygiène-machinisme-progrès » présent dans l'esprit de la quasi-totalité des gens, le même individu se trouve, en général, être largement hostile au socialisme. (...) Si j'en crois mes observations, très rares sont les socialistes qui comprennent la raison de ce phénomène, ou même qui en sont simplement conscients. Prenez à part un socialiste de l'espèce la plus exaltée, répétez-lui en substance tout ce que j'ai exposé, et attendez sa réponse. Je peux déjà vous dire que vous obtiendrez plusieurs réponses : je les ai tant de fois entendues que je les connais maintenant presque par cœur.

Pour commencer, il vous dira qu'il est impossible de « faire marche arrière » (ou de « retenir la main du progrès » comme si cette main n'avait pas été brutalement retenue à maintes reprises dans l'histoire de l'humanité !), puis il vous taxera d'obscurantisme et vous récitera le couplet sur les calamités de toute sorte qui

sévisaient au moyen âge, la lèpre, l'Inquisition, etc. En réalité, la plupart des griefs invoqués par les tenants de la modernité à l'encontre du moyen âge et, plus généralement, du passé sont sans objet dans la mesure où cela revient à projeter l'homme d'aujourd'hui, avec ses mœurs délicates et ses habitudes de confort douillet, dans un temps où ces notions n'avaient pas cours. Mais notez aussi que cette réponse n'en est pas une. Car l'aversion que peut inspirer un futur mécanisé n'implique aucune faiblesse coupable pour une quelconque période du passé. (...)

Vous obtiendrez, à la longue, une réponse un peu adéquate, que l'on peut en gros résumer comme suit : « Oui, tout ce que vous dites est fort beau, et ce serait très bien de notre part de nous endurcir, d'apprendre à nous passer de l'aspirine, du chauffage central, etc. L'ennui, voyez-vous, c'est que personne n'en a vraiment envie. Cela signifierait un retour au mode de vie rural — c'est-à-dire travailler du matin au soir comme des bêtes, et c'est une toute autre affaire que de faire un peu de jardinage à ses moments perdus. Je n'ai pas envie de faire un travail de forçat, vous n'avez pas envie de faire un travail de forçat, personne n'en a envie dès qu'il sait ce que cela représente. Si vous parlez comme vous le faites, c'est que vous n'avez jamais de toute votre vie travaillé toute une journée », etc.

Un monde totalitaire ?

Le fascisme est aujourd'hui un mouvement international, ce qui veut dire non seulement que les nations fascistes peuvent s'associer dans des buts de pillage, mais aussi qu'elles tendent, d'une manière qui n'est peut-être pas encore absolument concertée, vers l'instauration d'une hégémonie mondiale. Car à l'idée d'un Etat totalitaire commence à se substituer sous nos yeux l'idée d'un monde totalitaire. Comme je l'ai déjà signalé, le progrès de la technique machiniste doit en fin de compte conduire à une forme de collectivisme, mais une forme qui ne sera pas nécessairement égalitaire. C'est-à-dire, qui ne serait pas forcément le socialisme. N'en déplaise aux économistes, il est très facile d'imaginer une société mondiale, placée économiquement sous le signe du collectivisme (c'est-à-dire ayant éliminé le principe de profit), mais où tout le pouvoir politique, militaire et pédagogique se trouverait concentré entre les mains d'une petite caste de dirigeants et d'hommes de main. Une telle société, ou quelque chose de très voisin, voilà l'objectif du fascisme. Et cette société, s'est bien sûr l'Etat esclavagiste, ou plutôt le monde esclavagiste. Ce serait vraisemblablement une société stable et, si l'on considère les immenses richesses que recèle un monde scientifiquement mis en valeur, on peut penser que les esclaves seraient convenablement nourris et entretenus, de manière à être satisfaits de leur sort. On a l'habitude d'assimiler l'ambition fasciste à la mise en place d'un Etat-ruche — ce qui est faire gravement injure aux abeilles. Il serait plus approprié de parler d'un monde de lapins gouvernés par des furets. C'est contre cette sinistre éventualité que nous devons nous unir.